

Allocution de M. Jean-Pierre Vernant, Président de l'Association Jean-Pierre Vernant

Citer ce document / Cite this document :

Vernant Jean-Pierre. Allocution de M. Jean-Pierre Vernant, Président de l'Association. In: Revue des Études Grecques, tome 100, fascicule 477-479, Juillet-décembre 1987. pp. 25-31;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1987_num_100_477_1505

Fichier pdf généré le 18/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 17 JUIN 1987

ALLOCUTION DE M. JEAN-PIERRE VERNANT

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

L'année ayant bouclé son cycle, le moment est venu, pour le Président, de passer la main. De toutes les images qu'évoque cette expression, il en est beaucoup qui seraient inexactes. Celle, d'abord, du relais qu'on transmet en fin de parcours à l'un de ses coéquipiers. Par avance, je tiens à rassurer Pierre Amandry, encore qu'il ne soit guère inquiet, la présidence n'exige ni la rapidité du sprinter, ni l'endurance du coureur de fond. Le *skêptron* du *basileús* homérique serait tout autant déplacé. Le Président, dieu soit loué, ne règne pas. Les tâches de direction et de gestion qui lui incombent sont prises en charge par un bureau dont on célèbre, chaque fois, le dévouement et l'efficacité. Je me serais contenté de répéter, en écho, les mots de gratitude admirative que mes prédécesseurs ont égrenés tout au long de la lignée présidentielle, si cette année notre Secrétaire Général, Jacques Jouanna, ne quittait les fonctions qu'il a occupées si longtemps et qu'il a remplies de façon exemplaire, avec une générosité toujours modeste, une ponctualité et un sérieux rendus plus légers à ceux qui en bénéficiaient par beaucoup de bonne grâce et de tact. Dans le rôle, ingrat et ardu, d'organisateur, dans le choix souvent délicat des conférenciers, la réussite ne va pas, pour le meilleur des savants, sans quelque subtilité d'intelligence et finesse de conduite : il y faut ces qualités fort hippocratiques d'esprit d'à propos, de sens de l'opportunité, — je dirais tout bonnement : le savoir-vivre.

En votre nom je voudrais lui dire tout ce que notre association a conscience de lui devoir. Personnellement — et puisque bâton il y a — j'ajouterai que pendant cette année il aura été pour moi le bâton de vieillesse sur lequel je me suis tranquillement appuyé, avec confiance. Si nous regrettons son départ, nous avons cependant deux raisons pour nous rassurer. D'abord l'espoir — un peu plus que l'espoir — de voir notre collègue Paul Demont lui succéder comme secrétaire général. Tous ceux qui le connaissent s'en réjouiront : ils savent ce qu'il peut faire, et ce qu'il fera à cette place : beaucoup, et du meilleur.

Quant à Jacques Jouanna s'il continue, au sein du bureau, à mettre son expérience au service de l'œuvre commune, il n'abandonne une tâche que pour

s'en mettre une plus lourde sur les épaules. François Chamoux ayant pris la décision de laisser la direction de la R.E.G., dont il a tenu la barre pendant près de 15 ans, Jacques Jouanna de nouveau va au charbon en acceptant la difficile mission, — qui d'évidence lui revient —, d'assurer la succession en siégeant comme rédacteur en chef à côté de Jacques Bompaire qui conserve naturellement ses fonctions.

Que François Chamoux me permette de lui livrer, en confidence, ces réflexions. J'ai moi aussi, pendant plus de 20 ans, assumé, sous la direction de mon maître I. Meyerson, aussi exigeant pour autrui que pour lui-même, le secrétariat de rédaction d'une grande revue, de portée internationale, le *Journal de Psychologie normale et pathologique*, fondé par Janet et Dumas. Je sais ce que cela représente de travail, d'effort continu, de souci et d'attention à tout moment. Il faut sans cesse veiller au grain sur tous les détails, financiers, techniques, typographiques, délais de parution. Il faut aussi penser la revue, dans l'équilibre de chaque numéro, veiller à maintenir son orientation tout en demeurant à l'écoute de ce qui se fait de nouveau dans chaque secteur de recherche. La qualité d'une revue, sa valeur dans le champ d'une discipline scientifique, sont vraiment l'œuvre de ceux auxquels a été confiée la responsabilité de sa direction. La R.E.G. est ce que ses rédacteurs en chef ont voulu et réussi à en faire. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire à François Chamoux, le tablier dont il dénoue aujourd'hui les cordons pour le confier à un plus jeune est celui d'un bon ouvrier. Pour la Revue et pour l'Association, nous le remercions tous, autant que nous sommes.

Mais revenons à nos moutons, ou à nos bâtons. Celui que je vais tout à l'heure déposer entre des mains plus dignes que les miennes, s'apparente en réalité au *Kērúkeion* d'Hermès, à cette forme un peu subalterne de *skêptron* que le hérault transmet à tour de rôle à ceux qui ont qualité pour parler ; telle est la fonction de votre président ; encore ne court-il pas le risque, dans une aussi docte assemblée, d'avoir un jour à en meurtrir le dos de quelque Thersite, indigne de se faire entendre. C'est seulement, comme aujourd'hui, quand il s'en va que le président donne et reçoit, en même temps, le *skêptron* pour s'accorder à la fin la parole.

Et il le fait d'abord en votre nom pour évoquer, parmi ceux qui nous ont quittés : Jean Demoule, Jean Gouillard, Charles Pafret, Jean Picard, André Rogier, certaines figures singulières.

Membre de notre Association depuis 1936, le chanoine Jean-Baptiste Dumortier était né à Tourcoing en 1903. Ordonné prêtre en 29, après des études de Théologie et de Lettres Classiques, il suit des cours de paléographie aux Hautes Études et prépare ses thèses de Doctorat d'État que, très vite, il soutiendra en Sorbonne en 1935, à 32 ans : la première, *Les images dans la poésie d'Eschyle* ; la seconde, *Le vocabulaire médical d'Eschyle et les écrits hippocratiques*. — toutes deux publiées en 1935 et rééditées en 1975. Il est, à l'Université Catholique de Lille, Professeur à la Faculté Libre des Lettres ; il en sera le doyen de 1948 à 1965, pendant 18 ans ; il se retire en 1973. Disciple de Mazon et de Dain, il s'attachera surtout, après la guerre et sa captivité, à l'édition de textes : quatre traités de Jean Chrysostome, un aux Belles-Lettres, trois à Sources Chrétiennes, et les traités 27-36 de Plutarque (*Moralia*, VII, 1), en collaboration avec Jean Defradas, dans la collection des Universités de France.

Enseignant, savant, prêtre, c'était tout un pour Dumortier. Il se voulait, se sentait, demeurait naturellement toujours le même ; moins trois personnes en une que trois expressions d'un seul visage. Ses relations, suivies et attentives,

avec ses étudiants et ses collègues, ses recherches sur la langue, sur les textes grecs, païens et chrétiens, il les vivait comme son existence quotidienne en homme de Dieu. « Il était, écrit de lui Michel Spanneut, indulgent, serviable — qui sortait les poubelles du 44, rue d'Artois ? — modeste, spontané jusqu'à la transparence, *in quo dolus non est*. Il rayonnait la gaieté, l'entrain, la perpétuelle jeunesse, même au temps de l'épreuve : l'a-t-on trouvé plus triste quand il a perdu la vue, lui le décrypteur de textes ? Désintéressé, il prêtait et donnait ses livres, sans retour, attaché à Dieu seul, dans une foi simple et profonde ».

Jean Carrière, qui est mort le 16 mai 1986 était né le 6 mars 1909, dans le Tarn et Garonne, à Caussade, où ses deux grands-parents maternels, puis son père et sa mère étaient directeurs de l'école publique de garçons. Comme son frère aîné, il prépara à Bordeaux, où Paul Masqueray enseignait le grec, une agrégation qu'il obtient en 1927, à 23 ans. Après plusieurs postes, il est nommé en 1934 au lycée de garçons de Toulouse où j'ai eu l'occasion de le croiser en 40 quand j'y vins occuper ma première chaire de professeur de philosophie. Une bourse du CNRS en 42-43 lui permit de faire progresser la rédaction de ses thèses d'état, soutenues en 47, toutes deux consacrées à Theognis de Mégare, la principale intitulée *Étude sur le recueil élégiaque attribué à ce poète*, que Bordas publiera en 48 et qui valut à son auteur le prix de notre Association ; la petite présentant aux Belles-Lettres l'édition des poèmes élégiaques de Theognis, Texte, traduction, commentaire. Une nouvelle édition, refondue et augmentée, sera publiée en 1976. En 1945, Marcel Caster se trouvant en congé de maladie, Carrière le supplée comme chargé de conférence à la Faculté des Lettres de Toulouse. En 1948, il occupera la chaire de Langue et Littérature grecques ; il la quittera à sa retraite en 1972. Jusqu'à sa mort, il continuera à publier articles et ouvrages : sur Theognis, bien sûr, mais aussi sur la stylistique à laquelle il consacrera un volume publié, en 1960 chez Klincksieck, réédité en 1967, et surtout sur la tragédie, thème auquel il attachait la plus grande attention, qu'il avait choisi pour un dernier ouvrage où il comptait mettre le meilleur de sa réflexion sur la littérature grecque. Les chapitres sur l'origine du genre tragique, sur Eschyle, sur Sophocle sont entièrement rédigés. Celui sur Euripide ne l'est qu'à moitié. Des brouillons des notes permettront peut-être de donner corps à une entreprise qui fut, dans ces vingt dernières années, la raison d'être de sa vie.

Gérôme André Oguse, membre de l'association depuis 1922, est né le 20 février 1897 à Paris où il est mort le 23 juillet 1986, dans sa 90^e année. Pour cet homme dont les parents avaient quitté la Pologne pour se fixer en France où le père fut médecin, une longue vie, vouée à la passion de la langue grecque, à la volonté de l'enseigner rigoureusement sans autre désir que de transmettre ce qu'on a acquis et que l'on aime, en dehors de tout esprit de gloriole, d'appétit d'honneurs, d'ambition de carrière. Une longue vie traversée, bouleversée par deux longues guerres. Dès son enfance, élève à Buffon et fort en mathématiques, Oguse ne veut entendre parler, pour lui, que du Grec. Il fait la Khâgne à Louis-le-Grand ; mais en 1917, — il a 20 ans — il part aux armées sans avoir eu le temps de se présenter au concours. Quand il revient à Belfort, il a gagné la croix de guerre et perdu l'occasion d'entrer, comme il le souhaitait, à l'École. En attendant sa démobilisation, il prépare seul une Licence de Lettres. Rendu à la vie civile, il est reçu en 1920 premier à l'agrégation de grammaire. Un bonheur ne vient jamais seul ; la même année il se marie ; il épouse la fille de Charles Guignebert, l'historien des religions, Professeur à la Sorbonne. Ainsi débute une carrière

d'enseignant dans le secondaire, avec des classes de 6^e et de 5^e, jusqu'au moment où Roussel est nommé directeur de l'École d'Athènes. On presse alors le jeune Oguse, qui a dû renoncer à se présenter à l'École d'Athènes parce que marié, de partir suppléer le professeur en titre dans sa chaire de Strasbourg. Il y va ; il a à peine trente ans ; il est dévoré par ses tâches d'enseignement pour la licence, l'agrégation. Il est au jury de l'agrégation de grammaire en 1933, 34 et 35. C'est peu de dire qu'il prend son métier au sérieux. La légende raconte que ses étudiants tremblaient quand il rendait le thème grec. Pour cet homme réservé, ouvert et accueillant, une erreur dans ce domaine devait apparaître comme une sorte de dérèglement, faux-pas de l'intelligence et défaillance morale : une faute contre l'esprit. Ce perfectionnisme dans la vie professionnelle et dans l'activité de recherche ne conduit pas à boucler très vite une thèse d'état sur laquelle Oguse travaillait, sous la direction de Holleaux. La thèse est encore en chantier en 39, quand Oguse, alors maître de conférence, est une seconde fois mobilisé au début de la guerre. Après la débacle et l'armistice, il rejoint son poste, non plus en Alsace, intégrée au Grand Reich, mais à Clermont-Ferrand où l'université de Strasbourg a été repliée. Il rejoint son poste mais pas pour longtemps. En novembre 40, les lois raciales édictées par Vichy le chassent d'un enseignement dont il est considéré comme indigne, en tant que juif. Dures, interminables années d'épreuves morales et matérielles. Il ne gagne plus rien. Et en 1943, il lui faut fuir Clermont, quitter sa famille, se cacher dans les Alpes. C'est en 45 seulement qu'il retrouve, avec les siens, dans son appartement de Strasbourg vidé de tous ses livres, son poste, son métier, sa vie. Et de nouveau, les étudiants, les examens, les concours, le jury d'agrégation en 54, 56, 57 ; des articles d'épigraphie, de linguistique, de syntaxe grecque, les thèmes grecs de l'Information Littéraire. Et en 1963, les thèses de Doctorat ; la principale : *Recherches sur le participe circonstanciel en grec ancien* ; la complémentaire : *Étude d'un groupe verbal complexe en grec ancien*. Le petit écolier de Buffon, que son proviseur voulait pousser vers les mathématiques, sera demeuré toute sa vie fidèle à l'appel de sa vocation.

J'ai esquissé comme j'ai pu, mal, la figure de trois collègues qui nous ont quittés : un prêtre, homme du Nord ou de l'Est ! un homme du Sud-Ouest, fils et petit-fils de maîtres d'école laïque ; et l'enfant de juifs polonais, devenus français à part entière. Trois personnes à tant d'égards différentes : par l'origine, le milieu, les traditions, les caractères, les idéaux, — et cependant si semblables, coulés tous, en quelque façon, dans un même moule par leur égal attachement à une langue morte, une civilisation disparue, partageant la même conviction d'avoir à transmettre un savoir qui devait, à leurs yeux, posséder valeur d'expérience privilégiée, constituer un acquis précieux. Le grec, les textes grecs, la culture grecque voilà, me semble-t-il, ce qui a dû, pour tous les trois, donner à leur métier d'enseignant, dans la banalité de son quotidien, et peut-être à leur vie, une certaine dimension de transcendance.

Unité dans la diversité, complémentarité de perspectives et de démarches différentes, voire opposées — tel est aussi le tableau que Jacques Jouanna est parvenu à composer à travers la série des exposés savants dont il a organisé cette année le programme, que vous êtes venus nombreux écouter, attentivement, quelques-uns prolongeant l'analyse, la questionnant, la critiquant, parfois avec passion.

A côté de jeunes chercheurs ou enseignants dont c'étaient les premières armes et qu'on devinait dans leurs petits souliers, il y avait les combattants

agueris, qui en avaient vu d'autre et qui, certains de ne s'être pas embarqués sans biscuits attendaient tranquillement le terme de la navigation. Surtout, dans le panorama de notre territoire grec, les paysages choisis et les moyens de locomotion utilisés pour s'y rendre ont été heureusement variés. Nous avons eu la primeur de deux explorations récentes sur le sol même, encore qu'avec André Laronde ce soit, plutôt à une plongée sous-marine que nous avons été conviés dans le port d'Apollonia ; mais avec Michel Sève la mise à jour des strates, des sédimentations architecturales nous ont aidés à découvrir les reliefs successifs du Forum de Philippos. Quand on quitte l'archéologie des sites pour celles des vases, l'horizon se déplace. Déjà avec Mme de la Genière, les *stamnoi* de la série dite des Lénéennes posent, à côté des problèmes de céramologie, des questions plus générales de contact entre Athènes et l'Étrurie, de commandes plus ou moins strictement programmées, et surtout d'histoire religieuse concernant l'usage funéraire qu'a pu prendre, sinon le culte, du moins l'imagerie dionysiaque dans les populations étrusques ou sous influence étrusque, comme en Campanie. Avec Françoise Frontisi-Ducroux, le pas est franchi : la figuration frontale dans la céramique attique nous mène en douceur, sans rupture, au procédé littéraire de l'interpellation, lancée par le poète à un des personnages dont il chante le geste dans l'*Iliade*. Une fois entrée dans l'épopée, Jocelyne Peigney est à pied d'œuvre pour nous entretenir de la mutilation des corps et des malheurs d'Achille. Mais on ne pénètre pas dans les textes, on ne s'installe pas chez un auteur sans courir le risque de se retrouver sur la scène d'un théâtre à la Pirandello. Dans le *Banquet*, c'est Diotime qui parle ; Diotime, non, c'est Socrate qui fait parler Diotime pour qu'elle lui fasse la leçon ; Socrate, non, c'est Platon qui fabule un Socrate faisant parler Diotime. Au nom de qui Diotime dit-elle ce que Platon fait dire à Socrate qu'elle dit : en son nom à elle, Diotime, une femme, une prêtresse soi-disant inspirée, ou en celui de Socrate, son prétendu auditeur et élève, ou en celui de Platon lui-même ? Pour savoir où passent les frontières dans ce trio en quête d'identité, il faut introduire un quatrième personnage, auteur-lecteur, tantôt ironique en la personne de Sylvie Grésillon, tantôt plus naïf, prêt à croire Diotime sur parole quand elle célèbre le délire amoureux.

Il n'est pas de texte sans plusieurs lectures possibles, à condition qu'elles trouvent dans l'œuvre même les éléments de leur justification, car il y a des lectures impossibles, disqualifiées parce qu'on peut montrer qu'elles sont extérieures à la textualité.

Ce sont des problèmes analogues que soulèvent, chacun dans son domaine, Alain Pillault et Pierre Vidal-Naquet. Pour le premier, il s'agit de suivre, dans ses métamorphoses, un personnage qui a existé en chair et en os mais que nous ne saurions atteindre qu'à travers les figures, au sens physique et au sens littéraire du terme, que tour à tour ou simultanément lui ont prêtées l'histoire et le roman. Quand au second, quand il retrace en une large fresque les avatars du mythe platonicien de l'Atlantide, ce sont les étranges phantasmes dont à divers moments ont été obsédés peuples et nations d'Europe, qui, sous les oripeaux d'une prétendue érudition, défilent sur l'écran de l'Histoire devant nos yeux éberlués.

Fantaisies, fantasmagories, délires presque. Pourtant, l'imagination inventive intervient dans les procédures intellectuelles que nous mettons en œuvre dans notre domaine, comme dans toutes les disciplines scientifiques. Nous travaillons à la façon d'un détective qui, pour conduire son enquête, doit ramasser scrupuleusement tous les indices, si ténus, si lacunaires soient-ils, les analyser au

plus près, les passer au crible de la critique et construire à partir d'eux un scénario plausible du crime, de ses mobiles éventuels, de l'auteur présumé. Antonio Garzya nous a donné, de cette démarche, un exemple qui a valeur de modèle, quand il a reconstitué le schéma de la Niobé d'Eschyle à l'aide des quelques témoignages, directs ou indirects, dont nous disposons. Et Olivier Masson déchiffrant l'inscription d'Éphèse relative aux condamnés à mort de Sardes affronte des problèmes de même type : la restitution du texte et son interprétation dépendent d'une série de considérations emboîtées les unes dans les autres comme des poupées russes et qui contraignent à faire des choix. En raison de ces connexions la lecture, pour être pertinente, doit construire au fur et à mesure le champ interprétatif dans lequel elle trouve elle-même cohérence et légitimité. Quand Jean Taillardat définit le sens de l'épithète *Tritogéneia*, appliqué à Athéna, il mobilise pour en éclairer l'étymologie les notes, scholies et commentaires qui s'y rapportent mais il lui faut leur adjoindre ce que nous pouvons tirer, à partir du terme *Tritopáttores*, du vocabulaire, des formes, des règles de la descendance et de la valeur attribuée à la primogéniture.

Il n'y a pas de voie royale, unique, à l'avance tracée et qu'il suffirait de suivre pour être assuré d'aller droit. Chacun se fabrique son chemin et c'est en prenant les détours qu'on invente sa direction. Bien entendu, on ne peut aller n'importe où ; il y a des règles, des contraintes, des obstacles. Comme les artistes l'ont noté pour la création esthétique, les savants pour les mathématiques ou la physique, c'est la résistance du matériau sur lequel on travaille qui oriente et commande la découverte des solutions.

A cet égard, avec des nuances suivant le domaine où chacun opère, dès lors qu'on a appris son métier et qu'on en connaît les ficelles, nous sommes tous à peu près logés à la même enseigne.

Pour terminer cette revue de détail, je rappellerai que grâce à Robert Villers, nous n'avons pas oublié que le droit, trop peu étudié par les hellénistes, a sa place non seulement dans l'histoire des institutions mais dans la pensée morale, la réflexion politique et dans les œuvres littéraires, textes tragiques aussi bien que plaidoyers des orateurs. Mon maître Louis Gernet nous a donné, sur ce plan comme tant d'autres, une grande leçon. Pierre Grimal enfin, lors de la réunion commune avec les études latines, a su dégager, des philosophes grecs au poète latin, à côté des continuités et des emprunts, les décalages, les changements d'orientation, les préoccupations nouvelles : une pragmatique de la création littéraire venant chez Horace remplacer l'exigence intellectuelle d'une théorie de la *mimēsis*.

L'an dernier, mon prédécesseur dont je me sens proche par le tempérament — « plus près de la terre que du ciel », rappelait-il avec humour — par tempérament autant que par nos places respectives dans l'ordre alphabétique exprimait, à la fin de son discours, une inquiétude. Constatant que nos travaux sont de plus en plus fins et que nous nous délectons de cette recherche de pointe, il s'interrogeait : « Est-ce ainsi que nous pouvons vraiment transmettre à notre époque et à nos successeurs tout ce que la découverte de l'hellénisme a représenté pour nous comme choc, comme formation, comme enrichissement, comme joie ? » Ce n'est pas une question simple. D'un côté, les choses sont allées terriblement vite. Quand j'étais jeune écolier, le grec n'était pas seulement pour les futurs étudiants en Faculté des Lettres un élément indispensable de leur bagage intellectuel ; la culture grecque servait encore de référence commune à une assez large élite sociale : universitaires, bien sûr, mais aussi médecins,

avocats, hommes politiques, cadres administratifs, chefs d'entreprise, bourgeoisie rurale et urbaine. L'hellénisme avait sa place dans une culture générale qui l'avait, à sa façon, intégré et qui portait sa marque. C'est fini et ne reviendra pas. Deux guerres, des changements sociaux, techniques, mentaux, l'irruption de moyens nouveaux de communication et de l'informatique : en un demi siècle, nous sommes entrés dans une civilisation différente. Mais d'un autre côté, dans le moment même où la Grèce classique s'éloigne à toute vitesse pour prendre aux yeux des jeunes une figure étrangère, exotique, la curiosité à son égard, la fascination qu'elle exerce ne semblent pas s'amoindrir, ni chez les savants : psychologues, historiens, anthropologues ou représentants des sciences dites exactes, ni chez les artistes, ni dans le grand public : regardez le cinéma, le théâtre, la littérature, les livres pour enfants et même les bandes dessinées. Il est bien vrai, d'autre part, que dans le champ de l'hellénisme, des spécialisations s'imposent, et que les outils s'affinent. Mais du même mouvement, les chercheurs ne doivent-ils pas faire appel à des techniques qui étaient au départ extérieures à leur domaine, pour se les associer et s'appuyer sur elles. C'est évident pour l'archéologie, la numismatique, la papyrologie. Mais la philologie peut-elle se passer de recherches menées par les linguistes aux différents plans de la langue ?

Considérons, ce qui, dans les trente dernières années, a fait bouger le paysage de l'Antiquité classique. A un bout, la mycénologie qui a changé notre approche du plus ancien passé grec ; à l'autre, l'épigraphie qui, par l'ampleur de la documentation exploitée, a modifié notre vision du monde hellénistique et précisé sa périodisation. Entre les deux, tant de choses ! Pour prendre quelques exemples, une façon nouvelle, avec Beazley de classer les vases, de les rattacher à des ateliers et, aujourd'hui, de regarder les images ; la découverte de textes dont certains, comme le papyrus de Derveni ou les graffiti d'Olbia contraignent à réexaminer le problème de la littérature orphique dans son articulation d'une part avec la philosophie, de l'autre avec les croyances religieuses ; l'apparition d'un débat, qui se poursuit entre hellénistes, sur la place et le rôle respectifs de l'oralité et de l'écriture dans les divers secteurs de la vie sociale et des activités intellectuelles des Grecs ; l'interrogation sur ce qu'est le mythe grec, sur ses procédures de déchiffrement, par rapport aux textes du Proche-Orient ancien et aux récits des civilisations non écrites qu'étudient les ethnologues ; les discussions sur le statut de l'économie et sur les formes suivant lesquelles se dégage, dans les cités, le domaine du politique. Sur toutes ces questions, les hellénistes sont englobés et entraînés dans un mouvement de recherche qui les dépasse et qui souvent a démarré en dehors d'eux ; associés à des spécialistes d'autres cultures, ils se trouvent confrontés à l'ensemble des sciences humaines.

Double orientation donc, simultanée et que je crois complémentaire : affinement de la recherche spécialisée, élargissement du cadre de l'enquête par des études comparatives. Ce sont ces différences, ces oppositions, ces conflits parfois qui font l'unité de la tribu des hellénistes et qui lui donnent, dans le monde tel qu'il est, l'enseignement tel qu'il se fait et se fera demain, ses chances de survie.

Si, après avoir évoqué trois figures, contrastées et semblables, de collègues, professeurs de grec, membres de l'Association et qui nous ont quittés, je prêche, en fin de course, la réunion des hellénistes, ce n'est pas seulement, vous l'aurez compris, parce que mes fonctions momentanées de Président m'invitaient à célébrer devant vous les mérites de la cohabitation.

Il n'y avait aucun problème dans ma cohabitation avec Jacques Jouanna. Avant de remettre la Présidence à Pierre Amandry, je passe donc, sans arrière-pensée, la parole à notre Secrétaire Général.